

CINÉMA

La baronne Orca aime à chercher ses personnages sur les marchés ou à l'horizon des trônes écroulés. Le *Chancelier de Londres* et ses co-équipiers braves avec une largesse de vue que les Américains ne cessent de prodiguer aux écrivains de notre Histoire, dévotaient en pleine Révolution de 1789; le baron Séphon Wolonsky et la comtesse Olga Mléonova comprennent à qui mieux mieux au temps de l'avant-guerre entre une Vienne impériale et cette capitale nommée Saint-Petersbourg.

L'atmosphère est élégante, la mise en scène est raffinée, la valetaille en livrée et disciplinée, le mobilier authentique et complet, la vaisselle d'argent. Les chandeliers sont éteints. Le prince Jean veut en faire cadeau à une belle amie russe parce qu'il s'y rattache un souvenir; Marie-Antoinette s'en est servi comme de boîtes à lettres ambulantes pour adresser à Vienne ses derniers messages.

Le baron et la comtesse briguent tous les deux l'avantage de conduire la garniture de cheminée à sa destination. Stephen complète pour la Pologne. Il doit passer en Russie des papiers très compromettants; Olga, contre-espionne russe, a également un petit dossier à dissimuler. Les cavités d'argent sont vraiment une subline.

Une suite de scènes abracadabrantes, mais amusantes, nous font assister aux péripéties des candélabres renfermant des secrets d'Etat et volés en cours de route par un vulgaire voleur.

De rebondissements en coups de théâtre, nous filons d'une auberge de fortune à la boutique d'un antiquaire honnête puis à Paris et à travers toute l'Europe. Cette course aux flambeaux rappelle la recherche du billet de loterie dans le fameux film de René Clair: *Le Million*. Elle fait également penser aux aventures de Philias Fogg.

La poursuite se termine à la Salle des Ventes de Londres. Arrivés à peu près simultanément et juste à temps, les ennemis surenchérisent avec fougue. Il semble que la dame doive avoir

LE SECRET DES CHANDELIERS



WILLIAM POWELL ET LUISE RAINER DANS « LE SECRET DES CHANDELIERS »

le fin mot. Elle l'a en effet, mais son sac ne contient que la moitié du prix d'achat et comme les paiements sont comptants, elle peut s'estimer bien heureuse que le monsieur voisin, aussi entraîné qu'elle, lui propose de partager note et butin. Seulement, voilà, chacun recopie ainsi le coffre-fort qui intéresse l'autre.

Comme ils s'aiment, la dernière manche se jouera sur le veours.

On ne reconnaît plus en Luise Rainer l'héroïne de *Visages d'Orient*. L'impassibilité asiatique de ses traits, façonnés par un Max Factor, a été remplacée par une grâce très minaudière.

William Powell ne cesse de charmer le public par sa simplicité et son allure gentiment blasée de séducteur qui a passé l'âge d'être jeune premier. Cet impromptu de l'espionnage apporte un excellent moment de détente. Tourné avec tact, il ménage vers la fin une intervention du czar que l'on entend parler, mais dont on ne voit que le bas des pantalons et les chaussures.

La vie publique du président des Etats-Unis, André Jackson, ne fut pas riche d'événements politiques, aussi nous trace-t-on un portrait d'homme plutôt qu'un portrait de chef, et s'occupe-t-on davantage d'une pseudo-niece; Margaret, que de lui-même. C'est elle l'enchanteuse.

Les Jackson sont de naissance paysanne mais arborent de solides qualités. Le vieux ménage s'aime tendrement, Rachel veille aux expressions point toujours orthodoxes de son mari, lequel professe un inaltérable respect de la Constitution et un patriotisme qui dépasse les rivalités et discordes. Nous sommes en 1826, par conséquent avant la Guerre de Sécession et personne ne la désire... mais les mots de protestation n'ont jamais rien empêché.

Fille d'auberge avisée et jolie, Margaret quitte sa campagne pour aller vivre à Washington auprès de son oncle devenu veuf. Une pléiade de matrones jalouses lui rend la vie amère et alimente les plus infâmes ragots sur « Margaret la Cabaretière ».

Sa vie sentimentale n'a pas été tout unie. Parce qu'un certain John Randolph, sénateur du sud, avait cru bon de se livrer pieds et poings liés à la politique et l'avait éconduite par bravade, elle avait épousé un midship qui, embarqué le lendemain des noces, n'était pas revenu.

Après cinq années passées comme ambassadeur en Russie, John Randolph rentre à Washington, revoit Margaret libre et la demande un peu tardivement en mariage. En contractant ces nouveaux liens, elle devra abandonner les idées de son oncle qui place la grande patrie avant la petite, pour celles de Randolph exactement contraires: Virginie d'abord, Amérique ensuite. L'union n'a pas lieu et la jeune veuve donne sa main à John Eaton, ministre de la guerre, qui la brigait depuis longtemps. « Deux maris, un seul grand amour », dira-t-elle plus tard, lorsque, victime d'une vengeance politique, Randolph sera mort, et que, lasse des intrigues de Washington, elle aura demandé pour son mari et pour elle l'ambassade d'Espagne.

L'ensemble est ennuyeux. On parle beaucoup trop. Certes, il est réconfortant de voir des vieux qui s'aiment et s'apprécient l'un sur l'autre, mais les épanchements du mariage Jackson sont d'une sentimentalité un peu appuyée.

Des trois princes charmants de Margaret, Robert Taylor a le plus d'allant,

« L'ENCHANTERESSE »

drame historique de Clarence Brown



JOAN CRAWFORD ET FRANCHOT TONE DANS « L'ENCHANTERESSE »

de jeunesse saine-gêne. Il meurt prématurément et la gâtée des images avec lui. Melvyn Douglas apparaît à plusieurs reprises mystérieux et suffisant avec Margaret, bien que ses sentiments se manifestent clairement, puis tendre et plein de regrets pour les années gâchées, enfin soumis à sa tragique destinée et poétique dans ses adieux.

Franchot Tone prend avec Joan Crawford à son bras le rôle qu'il a dans la vie: celui de la protéger et de la défendre dans la bonne comme dans une mauvaise fortune. Il a énormément d'allure en John Eaton, ministre d'Etat et diplomate, voit récompensée sa cour respectueuse mais tenace et représente l'époux Gentleman par excellence.

Chaque fois que l'un de ces trois acteurs si différents est en tête à tête avec Joan Crawford, nous avons des scènes exquises où les détails d'élégance abondent dans les sentiments effleurés comme sur les toilettes et les décors.

L'intérêt du film est uniquement là, mais à peine cette atmosphère romantique et nimbée revient-elle par un éclat de rire, un soupir, un voile de femme ou une entrée plus dévotée que dite, la voilà dissoute par un discours oiseux.

On conçoit très bien que Joan Crawford puisse tourner tellement de films. En plus de sa beauté, elle est prête à *L'Enchanteresse* un talent sans cesse en progrès et beaucoup de féminité.

SHAKESPEARE ET LE SEPTIÈME ART

Pour faire un bon film, il ne suffit pas de choisir un chef-d'œuvre de la littérature et de l'accommoder ensuite à la cuisine du septième art. Zola, vu par les Américains, ne leur a apporté que des procès avec *Madame Bovary*.

La même chose arrive pour Shakespeare. Un certain M. Max Reinhardt, pris par l'envie de faire ses valises, a été accueilli comme le metteur en scène le plus talentueux du monde par ses coreligionnaires d'Hollywood. Ils ont mis à sa disposition des millions pour lui permettre de faire une grande chose. Et elle est venue sous la forme du *Songe d'une Nuit d'Été*, véritable monument d'ennui. De charmantes Américaines comme Anita Louise, Olivia de Havilland y étaient odieuses de monotone et de prétention et nous aurions aimé remplacer par un simple dessin animé les manifestations grotesques d'une coûteuse machinerie.

Les Américains savent reconnaître leurs erreurs et ils ont décidé de charger de tactique pour *Roméo et Juliette*, le grand *WII* leur tient au cœur.

Georges Cukor, un honnête metteur en scène, a été chargé de travailler simplement et de photographier l'œuvre de Shakespeare de la manière la plus classique qui soit. Nous retrouvons la théorie de M. Sacha Guitry. La valeur des interprètes devient alors d'une utilité primordiale. Leslie Howard et Norma Shearer n'ont pas trompé les espoirs que l'on avait mis en eux. Ils sont éclatants. Bien qu'elle ait généralement dépassé l'âge de Juliette et qu'elle soit mère de famille, Norma la ressuscite avec une puissance de séduction inégalable. On aurait cherché en vain parmi les Jean Harlow et les Ginger Rogers une interprète qui possédât ce sens lyrique de l'ingénue classique, cette compréhension, cette fougue raffinée, cette aristocratie mélancolique.

Leslie Howard est un Roméo tout aussi parfait et rarement on a rencontré un acteur possédant et brillamment les qualités de son rôle. Pourtant, il a passé lui aussi le temps de son adolescence, mais son intelligence, la conviction qu'il met dans son jeu, sa spontanéité, lui sont des biens plus précieux que nous enchanter.

C'est aux compositions de ces deux artistes que nous devons d'aimer le film. Car eux seuls font revivre Shakespeare. Les autres personnages sont de simples comparses. Pourtant, il convient de faire



JULIETTE ET SA NOURRICE

une exception pour Mercutio et la nourrice, joués par John Barrymore et Edna May Oliver, la miss Trotwood de *David Copperfield*.

Ni les décors, ni les costumes ne laissent filtrer la poésie. On sent le carton-pâte des arrières-plans. Pourquoi ne pas les avoir remplacés par les jardins et des collines aux lignes pures dans la tradition des maîtres italiens? Pourquoi avoir fait des costumes si clinquants, avoir réuni un tel bric-à-brac en guise d'accessoires? On a beaucoup trop pensé au drame, on a sacrifié le poème, même dans l'expression la plus aisée, la photographie. J'ai simplement noté la scène du cimetière où les supplices des enfants de chœur s'opposaient aux

cyprès, encore n'est-ce pas là ce qu'on pourrait appeler une belle ou émouvante image.

Au point de vue film, ce deuxième essai sur Shakespeare est tout à fait moyen, mais il a sur *Le Songe d'une Nuit d'Été* la supériorité d'une simple facture cinématographique et celle, inestimable, d'une magnifique interprétation.

Lorsque le cinéma touche à certaines œuvres pour forcer l'attention des connaissances littéraires modernes, il ne les idéalise, ni les traduit exactement. Il les avilisse plutôt. Je crois que le meilleur moyen pour connaître et apprécier Shakespeare est encore de le lire même dans une méchante édition.

L'ALIBI

DRAME de Pierre Chenal

Certains métiers réclament de la mise en scène: celui de couturier par exemple, ou de pédicure chinoise, ou de mage. Le professeur Winckler le sait bien, qui reçoit ses clientes dans la tenue d'un moine fantaisiste avec un brûle-parfum sur son bureau, et les draine pour venir jusqu'à lui entre une haie de mains dressées en buissons dans l'attente, semble-t-il, de révélations indiscutables.

Le soir, opérant en public dans une boîte de nuit, il s'acquiesce de son intermède avec une adresse remarquable et cloue les intéressés en trois langues: française, anglaise, allemande, dans une débauche de costumes satinés, qu'eût aimée Cagliostro en personne.

Le professeur Winckler est vraiment très fort. Lorsqu'il tue le gangster Gordon, responsable des peines de sa vie, il s'entoure de toutes les précautions: l'assurance que personne ne le voit et l'indispensable alibi. Il l'achète vingt mille francs à une petite danseuse, incapable de payer son terme, qui s'engage sous menaces claires mais discrètes à jurer qu'elle ne l'a pas quitté pendant la nuit d'crime.

Le départ du film est rapide. Au bout de dix minutes, le socler a eu le temps de reconnaître Gordon, celui-ci, affoibli, a pris la poudre d'escampote puis, rejoint sur la route, est passé de vie à

seigneur Héloïse et l'obliger à « le sauver » en avouant sa collaboration involontaire.

Le truc réussit: Winckler se suicide avant son arrestation; le policier s'est pris à son propre jeu et se sent dégoûté; la donnelle pleure de rage et de déception, mais de ce côté-là, tout s'arrange.

Comme affaire policière, il y a eu mieux, car certains détails ne cadrent pas du tout avec la logique. Pourtant, l'intervention d'André Laurent est bien amenée, car, pendant un certain temps, on peut se demander à quel titre il entre en danse, mais le mérite de l'ouvrage revient aux compositions individuelles.

Eric von Stroheim, en rupture de ses habitudes rôles d'officiers allemands, est un professeur Winckler plus intéressant au point de vue du jeu de l'artiste que de l'analyse psychologique de l'assassin. Louis Jouvet n'a pas besoin de mener son enquête avec des moyens exceptionnels, puisqu'il sait et que nous savons. Nous prenons un grand intérêt à ses interventions comme à celles de Von Stroheim, parce qu'elles sont entrecoupées avec un sens très supérieur de l'interprétation.

Nous dirons presque la même chose d'Héliène-Jany Holt. La pauvre petite donnelle étreinte dans un mauvais tour-



ALBERT PRÉJEAN ET JANY HOLT DANS « L'ALIBI »

trépas. Héloïse a touché et s'apprête à se taira. Mais l'heure suivante est consacrée à la bataille rusée qui oppose Winckler à l'inspecteur Calas.

Winckler est sûr qu'Héliène ne parlera pas. Il lui a montré comment on se débarrasse pour toujours de quelqu'un de gênant. Il est calmement cynique. Calas n'a aucun doute quant à sa culpabilité. La femme qui accompagnait Gordon a précisé que celui-ci commença à s'effoler en voyant Winckler, du reste Winckler lui-même va raconter à Calas que Gordon était son ennemi intime. A une telle bravade, il n'y a qu'une réponse: la chute de l'alibi.

Calas travaille Héloïse sans succès. Il lui envoie inognito le policier André Laurent, qu'il fait arrêter comme meurtrier de Gordon et le pseudo meurtrier à l'ordre d'user de tout son charme pour

nant à tout lieu de nous laisser indifférente, mais Jany Holt, à plusieurs reprises, affirme des qualités plus solides et plus personnelles que dans ses précédentes réalisations. Il semble que l'ironie et la mise en garde lui aillent mieux que les grands débordements. Lorsque Jouvet la cuisine, elle a plus de cœur au ventre que dans ses démiés sentimentaux avec Préjean-André Laurent.

Marcel Achard, qui a eu l'idée de cette variation policière à mi-chemin entre le qual des Orfévres et les habitudes de Montparnasse, ne s'est tiré du final qu'avec un air de mélo. Maintenant faut-il reprocher à lui-même, à Pierre Chenal, le metteur en scène, ou l'audace des principaux interprètes, que tout le film donne l'impression d'une succession de très bons sketches à deux personnages?

Monsieur Breloque a disparu

Réalisation de Robert Péguy d'après un scénario de Jean Guitton et Robert Péguy

Un film presque policier, dont la note gaie réjouira tous les amateurs du genre. L'histoire, par sa drôlerie méritée d'être contée:

Une famille passe les vacances dans un château en Touraine, et le séjour des hôtes est troublé par des lettres énigmatiques signées « Ixe », qui sont déposées un peu partout.

Une nuit, la secrétaire du château est trouvée évanouie dans le cabinet de travail. En évidence, une lettre du fameux « Ixe », annonçant qu'il viendra s'emparer d'un Bouddha, objet d'art d'une haute valeur faisant partie d'une collection précieuse. A l'instigation de sa secrétaire, le châtelain fait appel à la collaboration d'un détective privé, qui n'est autre que le fiancé de celle qui l'a désigné à l'attention du patron.

En réalité, c'est la jeune fille qui a monté toute cette histoire de brigands pour procurer une affaire à son fiancé.

A la dernière minute, le détective privé est victime d'un accident et il envoie son meilleur ami, M. Breloque, pour prévenir sa fiancée.

Ce pauvre Breloque, à peine arrivé au château, est pris pour le détective, et, pour éviter de faire connaître le subterfuge de la secrétaire, il est obligé

d'accepter de jouer le rôle qui lui est dévolu. Mais un malheur n'arrive jamais seul, un vol véritable est commis au château. Il perd la tête et accuse tout le monde.

La situation se complique encore, du fait que Breloque est fiancé depuis dix-sept ans à une veuve qui avertit la police que « M. Breloque a disparu ». Mais tout finit par s'arranger. Breloque sera débarrassé de sa fiancée et épousera une jeune Anahide, dont il fit la connaissance au cours de ses péripétiations.

« Il y a de la joie » et surtout de la gâtée dans ce film.

Merveilleusement interprété par Lucien Baroux, qui campe un M. Breloque irrésistible; par Marcel Simon, qui se présente sous les traits d'un châtelain fier de romans policiers; de Junie Astor, qui interprète une délicieuse secrétaire, et par Gabrielle Dorziat, en authentique baronne.

Dans des rôles épisodiques: Brochaud, André Bervil, Raymond Galle, Robert Seller, Suzy Person, Marguerite Pierry, Poin-Sen et Pauline Carton.

La mise en scène de Robert Péguy est soignée et tous les effets ont été largement atteints.

G. P.



LUCIEN BAROUX ET JUNIE ASTOR DANS « M. BRELOQUE A DISPARU »

Une nouvelle technique créée pour «BLANCHE NEIGE»

Une des raisons du gros succès de *Blanche Neige* et *les Sept Nains* est dû aux effets spéciaux d'animation. Créé depuis deux ans, le département d'animations spéciale comprend 25 dessinateurs dont le rôle consiste à animer la pluie, une ombre, le scintillement d'un

diamant, l'eau bouillante, etc... Dans *Blanche Neige*, on va jusqu'à nous montrer le soufflé du vent!

On consacra des mois à faire des essais pour ce premier grand film animé, car on dû créer des effets qui n'avaient jamais été entrepris jusqu'alors dans le domaine du dessin animé et qui devaient surtout avoir l'air réels.

Dans *Blanche Neige*, la scène la plus difficile à réaliser fut celle de la transformation de la méchante reine en vieille sorcière, pendant la composition et l'absorption du philtre magique. On voit le breuvage bouillonner dans le chaudron.

C'est là aussi qu'on a le spectacle d'un

coup de vent. Cet effet est obtenu en montrant la course des nuages dans le ciel, le déplacement de bouffées de brouillard, le froissement des tentures et des vêtements juste assez esquissés pour donner au spectateur la vision imaginative du chemin frayé par le vent.

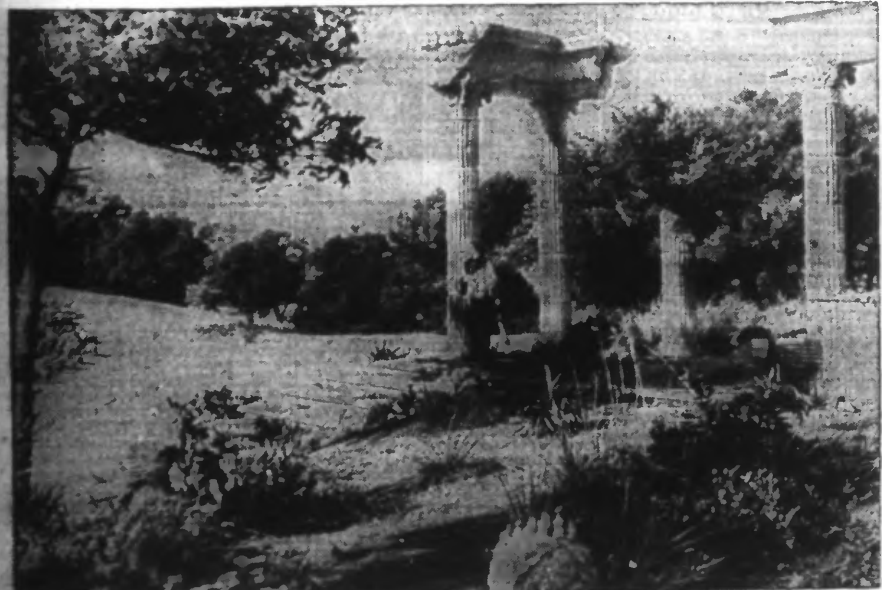
Le public voit le philtre faire son œuvre en voyant la scène des propres yeux de la reine. Elle est ensuite prise de vertige, la pièce se met à tourner en rond et la scène s'achève dans un tourbillon de couleurs.

Pour les effets de pluie, ils étudièrent le choc de l'eau sur un objet quelconque et l'aspect de vêtements mouillés.

Les effets d'ombre furent trouvés en observant le genre d'ombre que donnait la lumière d'une intensité donnée et sa déformation après avoir heurté un obstacle.

— Nous avons perfectionné nos effets à un point tel que le public ne se remarquera pas, nous dit un des dessinateurs, mais s'ils étaient quelque soit peu réels, le spectateur s'en rendrait compte immédiatement sans peut-être savoir pourquoi.

Un travail ingrat, certes, mais un des plus intéressants et importants du studio.



UN DÉCOR DE ROMÉO ET JULIETTE